



D'après la scie Dieu n'existe p

Une querelle très supérieure à celle qui concerne le sexe des anges. Certains auteurs tentent aujourd'hui d'affirmer que les avancées scientifiques du dernier siècle confortent l'existence du Créateur suprême. Mais, dans son ouvrage "Dieu, la contre-enquête", Thomas C. Durand revient méthodiquement sur ces drôles de "preuves". **PAR MARGOT BRUNET**

$$\frac{\partial \psi(x,t)}{\partial t} = -\frac{\hbar^2}{2m} \frac{\partial^2 \psi(x,t)}{\partial x^2} + V(x,t) \psi(x,t)$$

$$\frac{d f(t)}{dt} \psi(x) = -\frac{\hbar^2}{2m} \frac{d^2 \psi(x)}{dx^2} f(t) + V(x) \psi(x)$$

$$\frac{1}{f(t)} \frac{d f(t)}{dt} = -\frac{\hbar^2}{2m} \frac{1}{\psi(x)} \frac{d^2 \psi(x)}{dx^2} + V(x)$$

$$\frac{-\hbar}{i} \frac{1}{f(t)} \frac{d f(t)}{dt} = E \quad \ln f(t) = \frac{-iEt}{\hbar} + C$$

$$f(t) = e^C e^{-iEt/\hbar}$$

nce...
as!

L'aube d'une révolution », osaient les auteurs. Dans *Dieu, la science, les preuves*, Michel-Yves Bolloré et Olivier Bonnassies (Guy Trédaniel, octobre 2021) promettaient d'apporter « les preuves modernes de l'existence de Dieu » et de faire de la science l'« alliée » du Créateur suprême. Un ouvrage parsemé d'erreurs, selon ses nombreux détracteurs, et qui passerait à la trappe les siècles de progrès qui ont permis la séparation de la science et de la religion. « C'était déjà l'enjeu de la condamnation de Giordano Bruno et du procès de Galilée », rappelle Jacques Arnould, historien des sciences et théologien, expert éthique au Centre national d'études spatiales (Cnes). Le premier est brûlé vif en 1600 pour avoir affirmé, notamment, que des multitudes d'étoiles existent autour desquelles tournent des planètes. Et, trente-trois ans plus tard, Galilée est forcé de revenir sur sa défense de l'héliocentrisme développé par Copernic : la religion n'était pas prête à reconnaître que la Terre tourne autour du Soleil. >

> Cependant, les courants rationalistes et empiriques se renforcent dans les siècles qui suivent. Le divorce semble enfin consommé lorsque Pierre Simon de Laplace, astronome, mathématicien et physicien, répond à Napoléon, qui l'interrogeait sur l'absence de la mention de Dieu dans son *Traité de mécanique céleste*: « Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. » Nous sommes au début du XIX^e siècle et la science peut progresser, s'interroger sur la complexité du monde à laquelle Darwin apporte une réponse révolutionnaire dans *l'Origine des espèces* en 1859: la théorie de l'évolution. La diversité et le niveau de développement du vivant ne sont plus le fait d'un être suprême mais l'œuvre du temps et de la sélection naturelle. Pourquoi, alors, après ces siècles d'émancipation, certains veulent-ils absolument rattacher Dieu à la science ?

Dieu est-il l'horloger des particules ?

La science du XX^e siècle serait devenue selon eux trop « complexe ». La physique quantique montre que, à l'échelle de l'infiniment petit, les particules peuvent être présentes à différents endroits, dans plusieurs états, être liées bien que distantes. Avec la relativité, le temps se dilate, l'espace se courbe. Alors que la biologie du vivant a trouvé avec Darwin les clés de l'explication de sa diversité, la physique s'est complexifiée au XX^e siècle. De quoi permettre à Dieu d'exister, puisqu'il y aurait forcément besoin d'un « horloger » pour régler toutes les constantes du monde, pour appréhender cet enchevêtrement si élaboré du réel. Mais pourquoi le Créateur se cacherait-il dans les détails des particules s'il a le pouvoir de créer l'Univers ?

Plus encore, la cosmologie, en s'intéressant à l'origine de l'Univers, touche des questionnements jusque là cantonnés à la métaphysique. Le big bang décrit l'Univers en expansion et lui donne un début temporel, sans pouvoir remonter jusqu'à son origine – pour l'instant. Alors certains jugent nécessaire que l'apparition ait une cause: ce sera Dieu. Et refont donc la même erreur: se servir de Dieu pour boucher les trous que la recherche n'a pas encore comblés. Or, prévient Jacques Arnould, « c'est une posture dangereuse que de mettre Dieu dans ce que la science ne sait pas encore: cela sous-entend que le jour où elle trouvera les réponses, on l'enterrera... ».

Faut-il par conséquent tenir Dieu totalement hors de la science pour éviter qu'il ne disparaisse

« JUSQU'À PREUVE DU CONTRAIRE, IL FAUT DÉCLARER DIEU INNOCENT: IL N'EXISTE PAS. » THOMAS C. DURAND, DOCTEUR EN BIOLOGIE VÉGÉTALE ET YOUTUBEUR



un jour ? « Certains discours scientifiques dogmatiques cherchent à prouver l'inexistence de Dieu à coups de formules mathématiques alors qu'il n'a pas besoin de preuves », regrette Jacques Arnould, auteur d'un livre sur le sujet à paraître en janvier 2023. Dans *Dieu, la contre-enquête* (Humensciences, parution le 31 août), Thomas C. Durand (lire p. 47), docteur en biologie végétale et vulgarisateur scientifique sur la chaîne YouTube « La Tronche en biais », conclut, après une étude méthodique de la rationalité de Dieu: « Jusqu'à preuve du contraire, il faut déclarer Dieu innocent: il n'existe pas. »

La science n'est pas dogmatique

Tout réside dans ce « jusqu'à preuve du contraire ». Les scientifiques savent qu'ils s'expriment en fonction de l'état actuel des connaissances, lequel évolue sans cesse. Tout l'inverse d'un dogme, dont le propre est d'être inébranlable – ce qu'est la religion.

Étudier scientifiquement l'existence de Dieu est alors une occasion unique de montrer ce en quoi consiste la démarche scientifique: tester les hypothèses, les confronter à l'expérience, les remettre en cause pour les solidifier. Bien plus que cette phrase de clôture, l'importance de l'ouvrage tient dans les 350 pages au long desquelles l'auteur démontre minutieusement pourquoi l'existence d'un être créateur, omniscient, transcendant et universel est hautement improbable. Le but de la science n'est pourtant pas de tuer la croyance – ni Darwin, ni Copernic, ni Galilée n'ont voulu tuer Dieu. Ils ont simplement exposé qu'il ne servait à rien pour expliquer le monde observable. En revanche, la méthode scientifique permet à chacun d'être conscient de ce en quoi il croit: une divinité dont l'existence est scientifiquement fortement improbable, mais qui se passe bien de démonstration. ■ M.B.

EXTRAITS

“Dieu, la contre-enquête”

“Marianne” publie en exclusivité les bonnes feuilles du livre de **Thomas C. Durand***. Le scientifique y revient sur les prétendus arguments en faveur de l’existence de Dieu, à l’instar de la nécessité d’un “horloger” pour ordonner l’Univers, et y démontre que les réponses se trouvent dans la nature plutôt que du côté d’un être créateur.

NOUS HABITONS UN CHIEN
TROP PARFAIT POUR ÊTRE
LE FRUIT DU HASARD !



qui jalonnent les débats. Une preuve, dans le sens le plus fort, est un énoncé qui, lorsqu’il est compris, entraîne l’adhésion.

Si l’on vous dit que la somme des angles d’un triangle inscrit dans un plan euclidien est toujours égale à 180° , il faut d’abord que vous compreniez. Mais si vous le comprenez, alors vous serez convaincu, car on vous l’aura prouvé. Autrement dit, une preuve qui ne convainc pas, soit n’est pas une « preuve », soit n’est pas comprise par ceux qui la reçoivent. Mais, dans le langage courant, nous utilisons le mot « preuve » dans des acceptions beaucoup moins strictes. Il existe des « preuves » qui permettent aux enfants de croire au Père Noël, mais il ne s’agit que d’indices ; et les idéologies politiques ne manquent jamais de « preuves » pour justifier, par exemple, la supériorité de tel peuple par rapport à un autre. Nous prenons trop souvent pour des preuves des hypothèses ad hoc, des souhaits, des habitudes, des sophismes... Il faut donc voir de quelle nature sont les preuves des apologistes. S’agit-il d’éléments permettant de conclure rationnellement et sans équivoque à l’existence de Dieu ?

[...]



* *Dieu, la contre-enquête*, de Thomas C. Durand, éd. Humensciences, 368 p., 20,90 €, à paraître le 31 août.

Quand quelqu’un se présente avec l’hypothèse que Dieu existe, la réaction raisonnable consiste à lui demander : « Quels arguments me donnez-vous pour qu’il soit préférable de croire ce que vous dites ? » La charge de la preuve incombe toujours à celui qui prétend savoir, surtout si ce savoir est étonnant. Je défends une position humble qui consiste à dire qu’en l’absence de preuves objectives il n’est pas raisonnable de « croire » en l’existence d’une entité que personne n’a vue. Bien sûr, il y a des « preuves » de l’existence de Dieu, sinon personne n’y croirait. Ici, nous touchons à l’inévitable obstacle sémantique de toute entreprise intellectuelle : nous n’avons que les mots pour exprimer nos idées et aucun moyen d’être certain de leur donner exactement le même sens que ceux à qui nous parlons. Le mot « preuve » est un bel exemple des pièges

La preuve téléologique

L’Univers, tel qu’il se présente, est trop parfait pour être dû au hasard, nous dit-on. On retrouvera constamment des arguments qui n’opposent que le hasard comme alternative à leur conclusion. C’est une rhétorique fondée sur une équation fallacieuse. Elle prétend que la vision naturaliste de l’Univers consiste à utiliser la connaissance imparfaite des processus qui aboutissent aux « lois de la nature » et aux structures qui nous entourent (étoiles, atmosphère, forêts, civilisation, conscience, etc.) et à affirmer que seul le hasard expliquerait notre existence selon ce paradigme. En fait, le naturalisme et la loi des grands nombres ne concluent pas que le hasard commande notre existence, mais plutôt que l’immensité de l’Univers rend notre existence probable quelque part, et pourquoi pas justement là où nous sommes, puisque notre emplacement dans l’Univers n’a rien de particulier. ➤

> L'idée du réglage fin se nourrit des résultats de la science qui utilise des relations mathématiques pour décrire la matière et l'Univers. Les valeurs qui émergent de ces relations, les constantes de la physique, si elles avaient été légèrement différentes, auraient eu pour conséquence un Univers très éloigné de celui où nous sommes, un Univers où la vie telle que nous la connaissons eût été impossible. L'apologète en infère la très forte improbabilité de notre Univers et conclut que le hasard seul ne peut être l'explication. Il faut que l'Univers soit le résultat d'un projet suprêmement orchestré pour

que la matière puisse s'ordonner de sorte à produire le mont Fuji, la Joconde et la *Septième Symphonie* de Beethoven. La preuve téléologique s'empare de notre étonnement face au monde pour donner à ce sentiment force d'argument d'incrédulité contre une vision scientifique, moniste, physicaliste de l'Univers.

Revenons à la prémisse selon laquelle changer un tant soit peu l'une des constantes de l'Univers conduit à tout autre chose que l'être humain, la tartiflette et le smartphone. Vous êtes peut-être tenté de répondre, comme je le suis moi-même : et alors ? La planète est parfaitement adaptée à l'existence du scorpion, ce qui ne nous incite pas à conclure que la planète existe à cause du scorpion ou pour le scorpion. Il semble que l'humain cherche dans cet argument une valeur particulière pour lui-même, du baume sur son angoisse existentielle, un narratif qui lui donne le beau rôle. Et nous voici en présence du « principe anthropique » qui veut que si l'Homme est là à contempler l'Univers, c'est parce que...

1. (version faible) l'Univers est compatible avec l'existence de l'Homme ;

2. (version forte) l'Univers avait pour projet l'existence de l'Homme.

Seule la version faible est effectivement logique. Elle est employée de manière axiomatique par les cosmologistes qui cherchent à expliquer l'histoire de l'Univers dans lequel nous vivons et doivent donc toujours avoir à l'esprit que leur modèle doit aboutir à un Univers compatible avec notre existence. C'est de l'ordre de la lapalissade : un Univers qui ne nous autoriserait pas à exister ne peut pas se trouver dans le même espace-temps que nous. La version forte du principe anthropique n'est pas une proposition scientifique, car comment pourrait-on bien tester le « projet » auquel correspond l'Univers ?

[...]

La preuve par le design

Constater la régularité des saisons, des orbites, des formes dans la nature, l'incroyable diversité des organismes, leur complexité, la richesse des relations au sein de ce que l'on n'appelait pas encore les écosystèmes : il y avait de quoi être subjugué et considérer qu'une intelligence était à l'œuvre derrière tant de merveilles. Longtemps dans notre histoire, il a été

PAR EXEMPLE, SI LA CONSTANTE DE PLANCK ÉTAIT UN TOUT PETIT PETIT PETIT PEU DIFFÉRENTE, L'UNIVERS N'AURAIT RIEN À VOIR AVEC CE QU'ON CONNAÎT, À PART LES RELIGIONS QUI CONTINUERAIENT À NOUS EMMERDER.



raisonnable de croire qu'un dieu admirable était la seule cause possible à la bienveillance de la nature qui nous fournit l'eau claire des rivières et des sources, les fruits, les légumes, les poissons et le gibier, les plantes médicinales ou récréatives, la douceur du printemps et les bonheurs de la vie. Partout autour de nous, nous pouvons « voir » un monde qui semble fait pour nous, un jardin dont nous aurions les clefs. Cette apparente générosité du cosmos à notre égard est un excellent argument pour croire en Dieu ; c'est probablement le meilleur. Il a longtemps été défendu par les plus grands penseurs du monde. Mais il s'est passé quelque chose au cours du XIX^e siècle qui a changé la donne. L'argument du design aurait dû disparaître quand Charles Darwin et les biologistes après lui ont fourni une explication à l'étonnant foisonnement des formes du vivant, avec la théorie de l'évolution reposant sur le principe de la sélection naturelle. Cette théorie est toujours au fondement du paradigme des sciences du vivant, riche de notions de plus en plus techniques, comme la génétique des populations qui permet de comprendre comment des lignées peuvent produire

LA PLANÈTE EST PARFAITEMENT ADAPTÉE À L'EXISTENCE DU SCORPION, CE QUI NE NOUS INCITE PAS À CONCLURE QUE LA PLANÈTE EXISTE À CAUSE DU SCORPION OU POUR LE SCORPION.

des organismes bien plus complexes que nos plus fines horlogeries. Le biologiste français Jacques Monod a probablement formulé mieux que quiconque le difficile recadrage de nos intuitions sur le vivant en expliquant que les organismes sont « *des objets doués d'un projet qu'à la fois ils représentent dans leurs structures et qu'ils accomplissent par leurs performances* ».

Les humains que nous sommes ne peuvent que continuer de percevoir des projets dans la nature, mais la science nous explique 1. comment la matière peut s'arranger avec elle-même pour produire tout cela, et 2. pourquoi notre cerveau saute si vite sur des conclusions d'ordre métaphysique.

[...]

La preuve par les miracles

Cherchons les manifestations de Dieu là où les croyants les voient. Depuis 1858, des centaines de millions de personnes ont visité le sanctuaire de Lourdes, beaucoup d'entre eux dans l'espoir d'une guérison. Seuls soixante-neuf cas de miracles ont été reconnus par les autorités religieuses et médicales. Objectivement, il s'agit de cas de guérisons inexplicables*. On estime que dans le monde médical, c'est-à-dire hors de tout contexte impliquant le surnaturel, un patient

sur 100 000 connaît une guérison inexplicée, et un cas sur 300 000 pourrait être considéré comme miraculeux par la commission de Lourdes (qui exclut notamment les cancers de ses statistiques). La science est un édifice en construction, elle n'a pas réponse à tout. Certains cas, certains phénomènes résistent à son pouvoir d'explication. Cela étant dit, ces chiffres montrent que Lourdes n'est pas plus propice aux miracles que n'importe quel hôpital au monde, en conséquence de quoi nous ne sommes pas en présence d'un lieu où se produiraient des choses qui attendent une explication spécifique. Cela n'empêche pas les autorités religieuses locales de présenter leur sanctuaire comme un site miraculeux à grand renfort de médiatisation des cas spectaculaires que la simple loi des grands nombres rend inévitables. La manipulation à l'œuvre dans la réputation des vertus miraculeuses de Lourdes et ses à-côtés mercantiles illustrent tristement comme il est facile d'abuser nos semblables avec des preuves qui ne sont pas rationnelles. Rappelons que, pendant qu'on recensait soixante-neuf cas miraculeux, en plus de cent cinquante ans, on peut aisément estimer à plusieurs milliers les accidents mortels sur le chemin du pèlerinage... ■

* Ce qui ne veut pas dire inexplicables.

